

**MAÎTRE  
GALIMATHIAS POUR  
LE GRAND BAL**

de la Douairière de Billebahaut et de son Fanfan de Sotte-ville

BALLET DANSÉ PAR LE ROI au mois de Février

Claude de L'ESTOILE (1597-1652)

**1626**

Texte établi par Paul FIEVRE, mars 2020.

Publié par Ernest et Paul Fièvre pour Théâtre-Classique.fr, Mars 2020.  
Pour une utilisation personnelle ou pédagogique uniquement.

**MAÎTRE  
GALIMATHIAS POUR  
LE GRAND BAL**

de la Douairière de Billebahaut et de son Fanfan de Sotte-ville  
BALLET DANSÉ PAR LE ROI au mois de Février

**M. DC. XXVI**

## ACTEURS

ATABALIPA.  
MAHOMET.  
LE GRAND TURC.  
LES EUNUQUES.  
LE BAILLIF DE GROËNLAND.  
LE BAILLIS DE FRISLAND.  
LE GRAND CACIQUE.  
LE GRAND CAM.  
LES GRENADINS.  
LA DOUAIRIÈRE.  
FANFAN.

## MAÎTRE GALIMATIAS

### ATABALIPA, ROI DE CUSCO.

Quelqu'un dira peut-être, au lieu de me louer ;  
Que si l'on voit ma tête en grosseur non commune,  
C'est à cause quelle a des chambres à louer,  
Pour loger en tout temps la folie et la lune.  
5 Mais las ! J'ai tant de soin pur être possesseur  
D'une jeune merveille, à nulle autre seconde ;  
Qu'il faut bien que ma tête ait beaucoup de grosseur,  
Puisque je mets dedans tous les soucis du monde.  
Ô beauté, beau sujet de joie et de tourment,  
10 Et qu'avec tant d'amour tous les jours je recherche ;  
Chère Olinde aimons nous jusqu'au jour seulement  
Que l'on saura pourquoi je suis sur une perche.

### MAHOMET.

Quel rang ne dois-je point tenir ?  
Est-il quelqu'un qui ne me prise ?  
15 Hormis les choses à venir,  
Il n'est rien que je ne prédise.  
Tant plus les brouillards sont épais,  
Moins on voit clair dessus la terre ;  
Et quand vous n'avez point la paix  
20 Vous avez la trêve ou la guerre.  
Par mon art que l'on doit chérir,  
Bien plus qu'on ne se persuade,  
Quand un homme est prêt a mourir  
Je prévois qu'il est fort malade.  
25 Ce que je vois m'est découvert,  
Je ne trompe point sans finesse ;  
Et mon vêtement jaune et vert,  
Montre assez quelle est ma sagesse.  
Je suis toujours dessous les Cieux ;  
30 Où je demeure je m'arrête :  
Et je n'ai jamais eu les yeux  
Attachez ailleurs qu'à la tête.  
Tous ceux qui font contents de moi,  
N'ont pas grand sujet de s'en plaindre :  
35 Et quiconque observe ma Loi  
Hormis l'Enfer ne doit rien craindre.  
Je rends tous les Turcs réjouis ;  
Et tant de force en eux j'assemble  
Qu'au seul bruit du nom de LOUIS,  
40 Il n'est pas un d'eux qui ne tremble.  
Un tour ce Monarque indompté ;

Dont la valeur n'a point d'exemple,  
Doit faire boire a ma santé  
Tous ses soldats dedans mon Temple.

**POUR LE GRAND TURC.**

45 Ô Célestes beautés dont les yeux ont des traits  
Qui domptent tout le monde, et font qu'il vous adore ;  
Le corps de ce grand Turc n'a pas beaucoup attrait :  
Mais quant à son esprit, il en a moins encore.  
Il est toujours partout, ou bien ou mal reçu ;  
50 Tout aussitôt qu'il marche, aussitôt il chemine,  
Et bien que devant vous il paraisse bossu,  
Il n'en est pas plus droit, ni de meilleure mine.  
Ceux qui de la vertu n'oseraient s'approcher.  
Ne cessent de le suivre en quelque part qu'il aille ;  
55 Et je crois qu'il est d'ambre, au lieu d'être de chair :  
Car il attire a lui tous les hommes de paille.  
C'est toi seul, Grand LOUIS dont les armes un jour  
Abattront son croissant ayant fait sa conquête :  
Mais tes soldats faisant à ses femmes l'amour,  
60 L'aurent en peu de temps replanté sur sa tête.

**POUR LES EUNUQUES.**

Que vois-je ici, sont-ce des corps  
Qui soient vivants comme nous sommes,  
Ou des souches que par ressorts  
On fait danser en habit d'hommes.  
65 Ô beautés, beaux soleils des âmes,  
En attendant que l'on saura  
S'ils font hommes, bêtes, ou femmes  
Ils sont tout, ce qu'il vous plaira.

**LE BAILLIF DE GROËNLANDE.**

En tout temps je suis juste et de facile accès,  
70 Je sers aux vertus de refuge ;  
Et je suis cet excellent juge,  
Où sais juger de tout, excepté des procès.  
Si je manquais d'un jour a ce que je promets,  
Ce serait contre ma coutume,  
75 Et je suis un homme de plume  
Qui n'ai rien de léger et ne vole jamais.

**POUR LE BAILLIS DE FRISLANDE.**

Je sais mieux la chicanerie  
Que tout le reste des humains :  
Belles plaideuses, je vous prie,  
80 Mettez vos pièces en mes mains.  
Mais vainement je vous propose  
De vous servir de mon savoir ;  
Vous gagnez toujours votre cause,  
Quelque bon droit qu'on puisse avoir.

**POUR LE GRAND CACIQUE.**

85 Voici ce grand astre des Rois,  
Dont les aïeux tous pleins de gloire,  
Ont fait de si dignes exploits,

Qu'on en parle partout, excepté dans l'histoire.

**POUR LE GRAND CAM.**

90 Ce grand Cam jamais ne s'attriste  
Qu'il n'ait quelque sorte d'ennui,  
Aussi tout lui cède aujourd'hui  
Hormis tout ce qui lui résiste.  
se Prince accompli de tout point,  
95 Aura place dans nos histoires ;  
Et déjà l'on peint ses victoires  
De couleurs que l'on ne voit point.

**LES GRENADINS.**

Contre l'Espagnol dont l'audace  
Sait bien quelle est notre vertu ;  
Nous avons si bien combattu  
100 Qu'il nous a fait quitter la place.  
Pour flatter un peu les tristesses  
Que nous donne un mauvais destin,  
Nous buvons et soir et matin  
À la santé de nos maîtresses.  
105 Dedans Clamart tout nous oblige  
À prendre du contentement ;  
Et dans ce beau lieu seulement  
La mort du crédit nous afflige.  
Après avoir vidé nos verres,  
110 Nous disons de bonnes chansons,  
Pour charmer l'hôte et ses garçons  
Avec nos voix, et nos guitères.  
Mais par musique, ni paroles  
Ces gens là ne se gagnent plus ;  
115 Et n'aiment point le son des luths,  
S'il n'est joint au son des pistoles.  
C'est en vain qu'a troussez bagage  
Chacun de nous est diligent ;  
Sans des nippes, ou de l'argent,  
120 Il faut demeurer là pour gage.  
Grand LOUIS que le Ciel admire,  
Regarde en pitié notre ennui,  
Et puisse tu vaincre celui,  
Qui nous a volé notre empire.

**CHANSON D'UN GRENADIN, étant dans  
l'hostellerie de Clamart.**

125 Que j'aime en tout temps la taverne !  
Que librement je m'y gouverne ;  
Elle n'a rien d'égal à soi :  
J'y vois tout ce que j'y demande,  
Et les torchons y sont pour moi  
130 Tous faits de toile de Hollande.  
Durant que le chaud nous outrage,  
On ne trouve point de bocage :  
Agréable et frais comme elle est,  
Et quand la froidure m'y mène,  
135 Un malheureux fagot m'y plaît  
Plus que tout le bois de Vincennes.  
J'y trouve à souhait toutes choses,

Les chardons m'y semblent des roses,  
Et les tripes des ortolans :  
140 L'on n'y combat jamais qu'au verre,  
Les cabarets et les brelans  
Sont les paradis de la terre.  
C'est Bacchus que nom devons suivre,  
Le nectar dont il nous enivre  
145 A je ne sais quoi de divin :  
Et quiconque a cette louange  
D'être homme sans boire du vin.  
S'il en buvait il serait Ange.  
Le vin me rit, je le caresse ;  
150 C'est lui qui bannit ma tristesse,  
Et réveille tous mes esprits ;  
Nous nous aimons de même sorte :  
Je le prends, après j'en suis pris ;  
Je le porte, et puis il m'emporte.  
155 Quand j'ai mis quarte dessus pinte,  
Je suis gai ; l'oreille me tinte,  
Je recule au lieu d'avancer :  
Avec le premier je me frotte,  
Et je fais sans savoir danser  
160 De beaux entrechats dans la crotte.  
Pour moi jusqu'à tant que je meure,  
Je veux que le vin blanc demeure  
Avec le claret dans mon corps,  
Pourvu que la paix les assemble ;  
165 Car je les jetterai dehors  
S'ils ne s'accordent bien ensemble.

## **DIALOGUE DE LA DOUAIRIÈRE DE BILLEBAHAUT, et de son Fanfan de Sotte-ville.**

### **LA DOUAIRIÈRE.**

Que l'on doit bien craindre mes coups,  
Est il rien que je n'emprisonne ?

### **LE FANFAN.**

170 Certes tous vos traits sont si doux  
Qu'ils n'ont jamais blessé personne.

### **LA DOUAIRIÈRE.**

L'on doit m'aimer uniquement,  
Car je suis parfaitement belle.

### **LE FANFAN.**

Vos feux m'échauffent tellement  
Que je n'ai froid que quand il gèle.



**LA DOUAIRIÈRE.**

175 Je ne veux plus chérir que vous ;  
Mais gardez bien de me déplaire.

**LE FANFAN.**

Lorsque je serai votre époux  
Je n'ai garde de vous rien faire.

**LA DOUAIRIÈRE.**

180 Votre voix ravit tous les sourds ;  
On se meurt quand on vous écoute.

**LE FANFAN.**

Vos beaux yeux où sont tant d'amours  
Charment ceux qui ne voient goutte.

**LA DOUAIRIÈRE.**

J'ai pour vous une passion,  
Qui ne peut avoir de seconde.

**LE FANFAN.**

185 J'ai pour vous une affection,  
Que je n'ai que pour tout le monde.

**LA DOUAIRIÈRE.**

Vous avez ravi dans la Cour  
Ceux qu'on n'y vit jamais paraître.

**LE FANFAN.**

190 Vous avez fait mourir d'amour  
Tous les hommes qui sont à naître.

*DE L'ESTOILLE.*

**FIN**



**PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE**

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].